

Pour d'autres, abandonner le Lessouto, c'est le livrer à lui-même, laisser les insurgés et les loyaux s'arranger ou continuer leurs querelles, et s'il en résulte une guerre pour la Colonie, recourir à de nouvelles levées en leur promettant que le pays sera confisqué à leur profit.

Evidemment, sir Hercules Robinson n'accepte ni l'une ni l'autre de ces solutions. Il espère, et Dieu veuille qu'il ne se trompe pas, que les Bassoutos finiront par se calmer et qu'il suffira pour les y amener de la présence d'un certain nombre de troupes régulières.

Pour nous, ce qui nous effraie le plus, c'est la possibilité qu'on en vienne à recourir à des levées composées de toute espèce de gens auxquels on offrirait l'appât d'un partage du pays. En conséquence, notre Comité s'est décidé à écrire à M. Gladstone pour lui demander que, quoi qu'il arrive, le gouvernement de la Reine ne permette jamais que le Lessouto soit confisqué. M. Gladstone vient de répondre que cette requête recevra du Conseil des ministres la plus sérieuse considération.



FIN DES TOURNÉES DE M. COILLARD DANS LES ÉGLISES

Depuis quelques jours, M. Coillard est à Londres, où le Comité l'a prié de se rendre pour étudier sur place les meilleurs moyens de venir en aide aux Bassoutos, dont la situation réclamera peut-être une nouvelle intervention de notre part auprès du gouvernement anglais. M. Coillard nous a promis une lettre sur la fin de ses tournées en France et sur sa visite en Hollande qui, quoique rapide, a remarquablement réussi. Il nous donnera sans doute aussi quelques détails sur son séjour en Belgique qui lui laisse un souvenir non moins réjouissant. En attendant ces récits, nos lecteurs seront heureux des extraits suivants de deux lettres de notre

missionnaire relatives à sa visite en Belgique, qu'il appelle lui-même le « bouquet » de toutes ses tournées. Ce qui rend véritablement précieux l'accueil fait à M. Coillard, c'est l'intérêt bien connu que les Belges, grâce surtout à l'initiative généreuse de leur roi, portent à toutes les entreprises ayant pour objet l'exploration et la civilisation de l'Afrique. On verra que M. Coillard en a largement éprouvé les effets.

Anvers, 16 mars 1882.

« Bien cher monsieur Casalis,

« ...Dimanche, j'ai prêché à l'Eglise nationale et à l'Eglise libre, à Bruxelles. Lundi, réception de l'aide de camp du roi et le soir conférence à la Société de géographie belge. Il y avait foule et tout le monde, excepté moi, a trouvé la conférence satisfaisante. Le lendemain, audience d'une heure en tête à tête avec le roi. J'en ai été charmé. Hier, réception officielle à la Société de géographie d'Anvers, où tout s'est bien passé, et où l'on n'a pas manqué d'honorer le protestantisme et notre Société dans les personnes de leurs représentants.

« L'un des grands avantages que nous recueillerons de notre passage en Belgique et dont il eût été dommage de nous priver, c'est d'avoir été mis en rapport avec le Comité de l'Association internationale africaine. Ces messieurs de l'état-major du roi se sont mis à notre disposition pour nous initier à tous les détails des équipements dont ils pourvoient leurs explorateurs, et aussi pour nous fournir à des prix avantageux, qui leur sont faits à eux-mêmes, tout ce dont nous aurions besoin. Il est certains articles qu'il nous sera avantageux de nous procurer par leur moyen. »

La deuxième lettre, adressée à M. Boegner, revient en partie sur les mêmes faits, mais en les complétant par des détails intéressants. M. Coillard indique d'abord ses projets,

relativement à la date de son départ et à l'emploi du temps qui lui reste :

Bruxelles, 17 mars 1882.

« ...Mon désir est que nous nous embarquions pour l'Afrique le 10 mai. Quant à moi, je ne viendrai à Paris qu'en avril, je suppose, et pour faire mes adieux. Il faut que je m'occupe de mes préparatifs, il en est temps... Je regrette d'être obligé d'aller à Londres maintenant. Mais une fois que j'y suis, il faut que j'utilise mon temps.

« Je respire maintenant à la pensée que j'en ai fini avec les conférences. Elles se sont littéralement terminées par un bouquet. Notre réception à Anvers s'est faite dans toutes les règles, à Bruxelles aussi. En voyant les compliments qui nous pleuvaient sur la tête comme des pavés, je me suis demandé plus d'une fois si on jouait la comédie, ou si on se méprenait sur mon identité. Cependant, à Anvers, je recevais un diplôme de membre de la Société de géographie, et ma femme, aux acclamations de l'assemblée, un magnifique bouquet.

« Le roi aussi, dans l'entrevue de mardi, a été on ne peut plus aimable. Il avait étudié un peu ma question, et il y avait plusieurs points sur lesquels il désirait vivement quelques renseignements pour ses propres expéditions.

« Tout cela, cher Monsieur, ne nous a pas grandis à nos propres yeux. Ce n'est pas nous, mais c'est l'Afrique, c'est notre Société et notre protestantisme qu'on a honorés.

« Inutile de dire que je me sens fatigué et impatient de partir. Mon œuvre est terminée en Europe maintenant.

« Votre affectionné,

« F. COILLARD. »

